

L'ART A TRAVERS LE MONDE

Environ 1.000 artistes vivent en Israël

La scène artistique d'Israël reflète la jeunesse et la variété de ses habitants et leur composition d'après leurs origines. Les peintres israéliens, venus de pays différents, ont réussi à combiner les influences d'une multitude d'écoles et de styles avec leur imagination et les caractéristiques propres à chacun d'eux. Les œuvres des peintres israéliens sont exposées aujourd'hui au Musée d'Art Moderne de Paris, à la Tate Gallery de Londres, au Musée d'Art Moderne de New-York et au Musée Stedelijk d'Amsterdam, pour n'en citer que les plus fameux. Israël participe régulièrement aux Biennales de Paris, de Venise, de São-Paulo et à toute une série d'expositions internationales. La plus importante exposition d'artistes israéliens, « Art-Israël 1964 », se trouve actuellement au Musée d'Art Moderne de New-York.

Deux centres de vie artistique

Environ mille artistes vivent

en Israël et la majorité travaillent dans les colonies artistiques de Jérusalem, Tel Aviv et Haïfa. Nombreux sont les peintres qui résident dans le Sud du pays pour y chercher l'inspiration du désert ; d'autres vivent dans des kibboutzim. En dehors des grandes villes, il y a deux principaux centres de vie artistique : le village de Ein Hod et le quartier des artistes de Safed. Ein Hod a été fondé en 1953 ; c'est une coopérative des artistes. A Safed, les peintres et sculpteurs se sont installés dans des maisons plus ou moins détruites à la suite de la guerre d'Indépendance de 1948. Cette ville, centre du mysticisme juif et de la Cabbalah au XVI^e siècle, continue de nos jours à inspirer beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes.

A strictement parler, l'art israélien est né il y a soixante ans, avec la fondation de l'Ecole d'Art Bezadél de Jérusalem. Néanmoins, ses bases sont très solides : une culture de près de quatre mille ans. Les nombreux ouvrages en mosaïques

et les fresques de Dura Europos nous fournissent la preuve que les arts plastiques étaient développés parmi les anciens Juifs. Plus tard, au cours des longs siècles d'exil et de persécution, les activités artistiques étaient presque complètement absorbées par l'art religieux. L'orfèvrerie juive a atteint son point culminant dans les objets de culte de la synagogue, tandis que les manuscrits enluminés, tels que la « Haggadah » — légende de Pâque — de Sarajevo ou du Rhin, sont considérés comme des chefs-d'œuvre par les connaisseurs.

Les sources de l'art israélien sont différentes et variées : la Bible a fortement influencé les peintres israéliens, ainsi que la tradition religieuse et le symbolisme de l'art populaire juif. Mais les trouvailles archéologiques, le dynamisme de la vie moderne et les paysages ont eu leurs influences, aussi fortes que l'art contemporain parisien et américain. Naturellement, un Modigliani ou un Picasso avaient

un effet suggestif. Marc Chagall est aimé et honoré en Israël. Ses vitraux, dans la synagogue de l'hôpital Hadassah de Jérusalem, sont devenus un lieu de pèlerinage.

L'abstrait en Israël

Parmi les peintres des années 20, il y avait des romantiques et des réalistes. Le plus célèbre peintre de cette période de pionniers était Menahem Shemi, mort en 1951. Reuben Rubin nous montre un Israël pastoral et bucolique, dans un style qui ressemble à celui de Henri Rousseau. Il a beaucoup de succès tant à l'étranger qu'en Israël.

La découverte de l'abstrait date de la fin de la deuxième guerre mondiale. Après une période de lutte et de manque de compréhension, l'abstrait a su, en Israël aussi, conquérir la reconnaissance officielle. Les plus connus parmi les peintres abstraits sont Joseph Zaritzky, Avigdor Stemantzky, Fima — considéré par la critique française comme le peintre israélien le plus intéressant — Y. Streichman et Moshe Janco, un des fondateurs du dadaïsme.

L'art figuratif, dans ses différents styles, a donné à Israël quelques-uns de ses meilleurs peintres, tels que Levonon, Litvinovsky, Bergner et Engelsberg, et en particulier Mordecai Ardon, qui emploie le symbolisme du folklore juif. Il a réussi à créer un monde mythologique dans un style qui lui est spécial.

Les arts graphiques ont atteint aussi un niveau très élevé : il suffit de citer les noms de Steinhardt, un des fondateurs de l'expressionnisme allemand, d'Anna Ticho qui vit à Jérusalem depuis plus de cinquante ans et s'est spécialisée dans les paysages méditerranéens des collines de la Judée. Isidor Ascheim et Jacob Pins sont aussi connus à l'étranger qu'en Israël.

La sculpture

Malgré certaines difficultés, la sculpture s'est également développée. Parmi les meilleurs sculpteurs israéliens de nos jours, il faut citer les noms de Danziger, peut-être le plus impressionnant, tant pour ses sculptures figuratives qu'abstraites, Yehiel Shemi, membre d'un kibboutz, qui travaille exclusivement le fer, Hava Meluhman, Elul Kossou et Shamai Haber. Il faut mentionner encore Bar-Even, de Ein Hod, le village coopératif des artistes, sur les pentes du Mont Carmel près de Haïfa : il fait des statues de bois, d'un style symbolique et d'un contenu érotique. Mataniah, agriculteur devenu sculpteur, fait des statues « païennes » et abstraites, en bois et en pierre.

Dans les musées, il y en a partout en Israël : le Musée National Bezadél fait partie aujourd'hui du Musée Israël de Jérusalem. Toutes les villes, à partir de Tel Aviv et de Haïfa, ont leurs musées et des collections d'art, plus ou moins importantes, se trouvent dans de nombreux kibboutz. Il y a, dans toutes les villes, beaucoup de galeries. A Jaffa, les vieux quartiers de la ville se transforment peu à peu en une nouvelle colonie artistique, où les artistes trouvent non seulement leur inspiration, mais aussi des acheteurs.

D'autres activités artistiques se sont développées en Israël dans le domaine artisanal : mosaïques modernes, orfèvrerie, broderie, illustration, tissage. Dans toutes ces branches, on reconnaît l'influence de l'art authentiquement populaire des Juifs yéménites.

LETTRES FRANÇAISES
5, Faubg Poissonnière-IX^e

18 OCTOBRE 1967

24 OCTOBRE 1967

« Le Grand Cérémonial » à la Biennale de Paris

UN jeune homme diminué physiquement — on le déduit facilement car lorsqu'il se dresse debout, il grimace en se tortillant — est assis sur un banc public et une jeune femme le rejoint. Elle cherche à lier connaissance avec lui. Il l'injurie. Elle se fait plus pressante et chaque fois il l'injurie. « Voulez-vous des fleurs ? », propose-t-elle. « J'ai horreur des fleurs », etc.

Elle revient avec un fouet et, touché par cette attention, il lui demande de se déshabiller. Elle se déshabille : lentement car nous sommes au théâtre, et un déshabillage au théâtre, cela s'appelle strip-tease. Le jeune homme explique à la jeune femme que les femmes, il ne leur fait pas l'amour, non, il les tue, même lorsqu'elles s'offrent. La mort et l'orgasme se fondent (cf. Georges Bataille et l'érotisme, la « petite mort » et la mort). « Viens m'aider à porter le corps de la femme que j'ai tuée », dit-il. Elle est consentante. Elle l'attend — déshabillée — en bas de chez lui.

Nous sommes alors chez le jeune homme et il retrouve sa Mère. Tous deux se disent tout l'un sur l'autre. Qu'Elle, elle est une mère abusive : qu'il caresse ses poupées de femme grandeur nature en les aimant plus que sa pauvre mère. Elle à qui Lui, doit tout. Elle qui ferait tout pour Lui, et elle écarte les cuisses de manière à ce que tout s'éclaircisse pour le spectateur. Un cœur de mère comprend tout : Elle comprend que son Fils vient de la tuer et elle s'offre au couteau. Mais non, Lui ne veut pas la tuer. Batailles, règlements de compte. Maman sort. Le fils sort une femme nue qui joue le cadavre de dessous un escalier, l'allonge sur un lit, au milieu des poupées. Fait signe à la jeune femme de tout à l'heure qui attend toujours dehors.

Troisième partie : elle est consentante. Il l'habille, la maquille, lui ceint le front d'une couronne d'épines. Elle est sa chose, quoi. Je passe sur les détails. Sachez encore qu'elle s'allonge sur le lit, écarte les cuisses, tombe en pamoison pendant qu'il la tue, consentante toujours (cf. éros et

G. Bataille : « la petite mort », l'autre mort, etc.).

J'ai raconté longuement la chose pour qu'elle apparaisse telle que je l'ai vue, d'un symbolisme tellement naïf que n'importe quel phantasme raconté par un psychanalyste apparaîtrait mille fois plus poétique. Arrabal avec une application touchante poursuit sur la dure voie qu'il s'est choisie, celle du théâtre scandaleux, un théâtre panique. Hélas, hélas, hélas ! Aujourd'hui les spectateurs ne se paniquent plus si facilement. On a publié Sade en livre de poche ; la psychanalyse est dans l'air, chaque semaine, dans les « bruits de la ville » d'un hebdomadaire confrère, on en a pour son argent, du croustillant. A ce compte, que produit ce Grand Cérémonial ? Un ennui poli : on se dit que ce pauvre jeune homme a bien du malheur d'avoir une mère qui l'aime tant, qu'il vaudrait mieux qu'il couche avec elle pour la satisfaire, ou avec la jeune femme pour se satisfaire ou que peut-être, s'il avait rencontré un psychanalyste, il l'aurait bien aidé. Un psychanalyste ou une pièce d'Arrabal pour la catharsis.

Guy Jacquet, convaincu, a rajouté les épices utiles à ses yeux pour produire de l'avant-garde. Un décor incompréhensible pour la première scène nous interdit à tout jamais de voir que nous sommes dans la rue. Passé une demi-heure, une réplique nous aide à le comprendre. Changement de décor. Fumée et rituel appliqué. On tente une fois encore de nous embrouiller dans l'avant-garde. Faute d'avoir pu trouver l'autre soir un programme, je ne saurais non plus préciser le nom des comédiens. Ils sont honorables, bons parfois, parviennent à se tirer des situations les plus difficiles sans se décontenancer. Félicitations.

Allons : une chose semble certaine, la Biennale de Paris aura au moins permis à de jeunes metteurs en scène de se libérer de leurs propres phantasmes. Grâce au Grand Cérémonial peut-être Guy Jacquet ne tuera-t-il personne.

Emile Copfermann